



RENCONTRE RESEAU

Mercredi 25 novembre 2015 à 14h30

—
Théâtre des Bouffes du Nord – 37bis Boulevard de la Chapelle
Paris 10^{ème}

En partenariat avec le festival Worldstock, 3 Pom Prod

COMPTE RENDU

Table ronde : « Médiatisation des musiques du monde »

* * *

INTERVENANTS

- **Manar AL MOUADMANI** – chargée des relations médias à RFI – modératrice
- **Pascal BUSSY** – responsable éditorial à Harmonia Mundi
- **Vladimir CAGNOLARI** – journaliste pour France inter et RFI
- **Marc CHONIER** – attaché de presse
- **Flavia COEHLO** – artiste
- **Philippe KRÜMM** – fondateur et journaliste de TRAD'MAG
- **Véronique MORTAIGNE** – responsable de la rubrique Musiques actuelles du Monde

* * *

DEROULEMENT

- 1 – Interventions de **Véronique MORTAIGNE** et de **Vladimir CAGNOLARI**
Méthodes et complexité pour valoriser les musiques du monde dans les médias
Rappel des contraintes éditoriales actuelles
Raisons expliquant les difficultés de valorisation de ces musiques
- 2 – Intervention de **Philippe KRÜMM**
Présentation de TRAD'MAG
- 3 – Interventions de **Marc CHONIER** et de **Pascal BUSSY**
Difficultés rencontrées pour vendre des projets ou des artistes aux médias
Moyens de valorisation de ces projets et de ces artistes auprès des médias
- 4 – Intervention de **Flavia COEHLO**
Présentation de son parcours

* * *

La rencontre démarre par l'intervention du **Président de Zone Franche, Frank Tenaille**, qui déclare **en préambule** :

« Le thème de la rencontre était prévu de longue date, nous l'assumons après deux séries d'événements qui lui donnent une force nouvelle : la première concerne la vague des réfugiés qui a pris l'Europe au dépourvu et qui a posé la question migratoire dans des termes nouveaux, la seconde a trait aux derniers actes terroristes auxquels on vient d'assister, que ce soit au Liban, en Tunisie, en Egypte, au Mali et à Paris.

Dans les deux cas, les acteurs des musiques du monde ont vu la légitimité de leur travail directement questionnée. Pas simplement parce qu'il s'agit de musique mais surtout parce qu'à travers ces musiques de l'Autre, il y a des valeurs, une vision du monde à venir, des enjeux de mémoire de transmission, des conceptions ouvertes des identités culturelles, une certaine idée du pluralisme et de la diversité.

Ainsi, symboliquement, à Budapest, lors du Womex, le réseau Zone Franche s'est mobilisé pour dénoncer la « bunkérisation » et la xénophobie de la Hongrie d'Orban et plus largement la myopie et l'égoïsme européen en matière de droits de l'Homme et il a appelé, au-delà des conflits, à avoir une vision prospective des enjeux Nord-Sud, c'est un travail que nous allons poursuivre avec d'autres amis des réseaux européens.

Ainsi, à Visa for Music, c'est un autre rendez-vous des musiques du monde qui se tenait il y a peu au Maroc en même temps que les événements, nous avons pu constater avec nos amis du Liban, de Syrie, d'Algérie, d'Egypte, de Tunisie, de la convergence de nos points de vue pour défendre avec nos musiques une parole d'espérance, de partage, d'humanisme, articulée aux droits de l'Homme et aux droits culturels.

Le débat d'aujourd'hui trouve donc une singulière actualité, un débat qui pour moi, au-delà des mutations que connaissent les entreprises des médias, doit répondre à un paradoxe : pourquoi les musiques du monde qui, sous leurs différentes acceptions, n'ont jamais été aussi présentes tant au niveau de l'offre que de leur diffusion, n'ont jamais été aussi peu promues par les médias ? Pourquoi, à l'heure de la mondialisation et des grand laïus sur la diversité, la valorisation des musiques du monde a-t-elle été marginalisée dans nombre de médias, si elle n'a pas été éradiquée dans certains ? Pourquoi donc ce découplage ?

Et *in fine* on pourra se demander comment, au-delà de nos constats, pour nos métiers, pour les publics, pour les valeurs que nous défendons, imaginer des pistes alternatives pour que soit rendu justice médiatiquement à ces musiques qu'écoutent tout de même 80 % des gens de la planète. »

Il conclut que « l'on a besoin de journalistes identifiés, de professionnels qui fouillent dans l'abondance des objets culturels en qui on peut faire confiance ».

* * *

Manar AL MOUADMANI, chargée des relations médias à RFI, rappelle le thème de la rencontre portant sur la **médiatisation des musiques du monde** et souligne à quel point cette médiatisation devient compliquée, notamment en France, dans un contexte où tous les moyens médiatiques s'essouffent, les magazines spécialisés ont quasiment disparu et les chroniques se font rares.

Les musiques du monde sont confrontées à ce manque de visibilité de plus en plus important au détriment des musiques de grande consommation alors que le marché bat son plein tant en création, diffusion, production, qu'en festivals et lieux de représentation. Elle rappelle à ce titre que la France fait partie des premiers pays en termes de production, Paris en étant la place centrale, pourtant, malgré ce dynamisme, les artistes tentent de faire carrière ailleurs ...

Cette rencontre aura pour objectif d'en comprendre les raisons : dans un contexte politique tendu et mondialement compliqué, cette globalisation ne devrait-elle pas justement pousser à promouvoir cette diversité culturelle, à mettre d'autant plus en avant ces musiques du monde et à valoriser les métissages – ces fusions qui sont au cœur des créations artistiques – afin que l'on puisse parler de certains pays, non pas pour leurs problèmes et leur contexte politique, mais plutôt pour leurs artistes, leurs valeurs et leur culture et ainsi faire en sorte de protéger cette diversité par le passage d'un message d'unité ?

Manar AL MOUADMANI indique que les intervenants auront à répondre aux points essentiels suivants :

- Pourquoi la situation est-elle ainsi ?
- Qu'est-ce qui rend si complexe cette visibilité dans les médias ?
- Pourquoi les chroniques-culture ont-elles tant diminué voire disparu et dont pâtissent largement les musiques du monde ?
- Quelles solutions peuvent être trouvées ?
- Quelles initiatives sont à mener de manière collective entre tous les acteurs de chaîne ?

Puis elle présente chacun des intervenants de la table ronde.

Elle indique qu'il sera demandé à **Véronique MORTAIGNE**, responsable de la rubrique Musiques actuelles du quotidien Le monde et à **Vladimir CAGNOLARI**, journaliste pour France inter et RFI, d'intervenir, dans un premier temps, sur les méthodes et la complexité de valoriser les musiques du monde dans ces médias importants, dans un second temps, d'exposer leurs contraintes éditoriales, et dans un troisième et dernier temps, d'expliquer pourquoi la valorisation de ces musiques était davantage possible par le passé qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Philippe KRÜMM, fondateur et journaliste de TRAD'MAG, l'unique magazine abordant les musiques du monde en France, aura en charge de présenter « son modèle de résistance ».

Marc CHONIER, attaché de presse, abordera les difficultés qu'il rencontre pour vendre ses projets aux médias et les moyens de les valoriser. A l'instar de **Marc CHONIER**, **Pascal BUSSY**, responsable éditorial à Harmonia Mundi des labels "World Village" et "Jazz Village" apportera et son expertise sur la difficulté de vendre des artistes et ses conseils sur la façon de les valoriser et de les faire connaître auprès des médias.

Enfin, **Flavia COEHLO**, grande artiste brésilienne, présentera son parcours et expliquera la façon dont elle a réussi à percer.

* * *

- 1 – Interventions de **Véronique MORTAIGNE** et de **Vladimir CAGNOLARI**
 - Méthodes et complexité pour valoriser les musiques du monde dans les médias
 - Rappel des contraintes éditoriales actuelles
 - Raisons expliquant les difficultés de valorisation de ces musiques

Véronique MORTAIGNE expose la situation des musiques du monde en parallèle de son parcours en tant que journaliste. Arrivée dans le quotidien Le Monde il y a 26 ans, elle explique avoir travaillé en premier lieu pour la rubrique Diplomatie avant de se voir confier la création d'une nouvelle rubrique dédiée aux musiques du monde. Elle souligne le retard qu'avait alors ce quotidien par rapport aux autres journaux puisque cette rubrique existait déjà dans Libération ou Télérama.

Puis elle mentionne l'essor extraordinaire de ces musiques dans les années 1990 et 2000, tant dans les salles de concert, dans les artistes emblématiques que dans l'espace qui leur était attribué, les musiques du monde étant alors portées à la fois par cette vision exotique du monde d'ailleurs - elle cite, à titre d'exemple, les qawwalis pakistanais ou Nusrat – ainsi que par la révolution musicale forte devenue internationale comme la bossa nova.

Elle note, après cette période faste mais calme d'un point de vue international, non seulement une dégradation progressive de l'économie de la presse caractérisée par la réduction de la pagination dédiée à la musique et par conséquent aux musiques du monde mais également un désintérêt public pour ces musiques. En lien avec ce dernier point, elle attire l'attention des intervenants sur la responsabilité partielle que portent les médias envers la situation actuelle des musiques du monde.

Véronique MORTAIGNE déclare qu'en France la musique n'est pas considérée comme fondamentale mais plutôt comme une distraction ou un plaisir accessoire. Ce rapport français à la musique étant très compliqué, ce qui n'est d'ailleurs absolument pas le cas du Brésil puisque la musique y revêt une place très importante et est reconnue comme telle, elle souligne à juste titre le chemin de croix qu'elle a connu pour arriver à imposer une rubrique musique en tant que telle dans Le Monde.

Elle indique, d'autre part, que les journaux connaissent actuellement une situation dramatique en termes d'appauvrissement et de rétrécissement de leur contenu non seulement en musique mais également sur l'ensemble des rubriques proposées. Elle explique que ces journaux, quasiment tous rachetés par des milliardaires du milieu de la banque, du luxe et de l'internet, suivent une mentalité de gestion très particulière basée principalement sur la proposition d'articles susceptibles d'attirer le maximum de personnes. Un sujet pouvant être considéré comme marginal tel une musique ne suscitant plus l'engouement passera donc naturellement à la trappe.

En conclusion de son intervention, **Véronique MORTAIGNE** considère qu'il ne faut pas demander aux médias traditionnels de redonner de la place à la musique mais plutôt essayer de créer d'autres médias ou de trouver d'autres moyens. Elle cite l'exemple du rap dont les groupes ne souhaitent même plus parler aux journalistes mais utilisent davantage des circuits parallèles leur permettant de vendre leur musique. Elle se déclare toutefois quelque peu pessimiste.

* * *

La parole est ensuite confiée à **Vladimir CAGNOLARI** qui se juge un peu moins catégorique en ce qui concerne la radio, tout au moins pour France Inter.

Il indique avoir animé de 2006 à 2015 avec Soro SOLO une émission hebdomadaire parlant de musique et d'Afrique intitulée « L'Afrique enchantée », cette émission perdurant aujourd'hui grâce à Soro SOLO sous le nom de « L'Afrique en Solo ».

Il précise que le démarrage de l'émission avait eu lieu un peu par hasard grâce au passage de 8 émissions à 40 durant les deux mois d'été. Puis l'aventure s'est perpétuée en lien direct avec la période correspondant aux nombreuses rééditions d'anciennes musiques africaines comme les classiques des orchestres de Guinée, du Mali ou du Congo. Il existait donc alors un réel intérêt à les faire revivre d'autant plus que la connaissance de ces musiques du passé portait en même temps les jeunes talents qui en étaient les héritiers.

Vladimir CAGNOLARI constate que l'état d'esprit dans lequel cette émission était portée ne se caractérisait pas par l'envie de vouloir plaire à quelqu'un mais par celle de prendre au sérieux les musiques moins pour leurs qualités esthétiques mais pour ce qu'elles pouvaient permettre de raconter ou de comprendre des gens qui les avaient produites. En d'autres termes, il explique que cette émission racontait un pays et une thématique avec des musiques, cette formule pouvant donc toucher un large public.

Il souligne, qu'en tant que journaliste, il n'avait pas eu, avec Soro SOLO, à se battre pour faire exister cette musique puisqu'il disposait déjà d'un créneau. Il constate toutefois que les choses se sont ensuite étioilées peu à peu.

Un autre point qu'il aborde est celui de la disparition sur France Inter du quota dédié aux musiques du monde. Auparavant un quota de 10 titres estampillés musiques du monde devait passer en rotation dans la playlist chaque mois, et ce quelle que soit l'émission. Eu égard à l'argument formulé il y a quelques années déclarant que ce concept de musiques du monde était finalement quelque

peu dépassé, l'ensemble des créneaux a donc été fusionné. Or, il s'avère que depuis 3 ans c'est-à-dire depuis que ce quota a disparu, il n'y a plus aujourd'hui que 2 ou 3 titres de musiques du monde dans cette même playlist.

Vladimir CAGNOLARI expose ensuite les mêmes raisons évoquées par **Véronique MORTAIGNE** et expliquant le déclin que rencontrent les musiques du monde, à savoir le rétrécissement économique, le développement de l'internet et le désintérêt du public.

D'une part, et bien que le service public connaisse un peu moins d'impératifs économiques que le secteur privé, il explique que les budgets se sont considérablement réduits à Radio France et que cette évolution à la baisse se poursuivra encore.

D'autre part, il pense que les difficultés des musiques du monde sont en partie liées à une forme de rétrécissement et de peur qu'éprouve la société française à l'égard des pays en conflit. Il mentionne son inquiétude étant donné qu'il considère qu'« il y a une mission à travers la musique permettant de faire découvrir et d'aimer d'autres cultures, c'est de travailler sur le refus de la peur de l'Autre en général ». Il alerte alors sur le devoir qui incombe aux radios de service public de défendre davantage cette mission d'ouverture et regrette qu'il n'y ait pas eu d'autres émissions comme L'Afrique enchantée servant de leviers pour aller chercher d'autres publics.

Véronique MORTAIGNE intervient pour souligner le manque de diversité ethnique des personnes travaillant dans les médias.

Manar AL MOUADMANI questionne alors les intervenants sur les incidences d'un média qui n'est pas mené par des gens issus de la diversité.

Véronique MORTAIGNE déplore que le monde des médias soit aujourd'hui très monolithique. Quelque soit le média, toutes ces personnes sont issues d'un même profil, à savoir des études de sciences politiques suivies d'une école de journalisme, ce qui n'était d'ailleurs pas le cas auparavant.

* * *

Philippe KRÜMM déclare avoir créé TRAD'MAG justement parce que personne ne parlait nulle part des musiques traditionnelles françaises.

Il explique tout d'abord l'apparition du mouvement appelé folk au début des années 1960 avec la création de deux magazines dont L'Escargot Folk considéré à l'époque comme une bible des musiques dites traditionnelles. Ce mouvement s'étant un peu éteint, il décide de créer avec Roland DELASSUS des fanzines, ANCHE LIBRE et le TAMBOURINEUR, puis en 1980 le magazine TRAD'MAG, et l'année suivante un label sur les musiques traditionnelles françaises, l'idée étant de promouvoir ces musiques (guide Musiques d'En France) sans en ignorer les musiques venues d'ailleurs (guide Musiques d'ailleurs).

Quinze ans plus tard, après plusieurs reprises faisant suite au départ à la retraite de Roland DELASSUS et à la situation catastrophique du journal, il crée une SCOP pour racheter TRAD'MAG, ce qui lui permet la poursuite de la conduite du magazine. Celui-ci comporte actuellement 100 pages réalisées avec un papier de qualité. En 2016, ce journal disposera d'un nouveau look et d'un site internet amélioré en plus de l'ajout de 16 pages autour des musiques du monde en lien avec le label Cinq Planètes dont le slogan est le suivant : « rien n'est beau sans la diversité ». Un projet de partenariat avec Deezer verra également le jour.

Il insiste sur le fait que ce magazine vit grâce aux abonnés et à la publicité. En effet, il n'existe pas aujourd'hui de subventions pour les magazines culturels mais uniquement pour les quotidiens et les hebdomadaires généralistes. Tenir un magazine n'est donc pas évident mais pour lui néanmoins passionnant.

Philippe KRÜMM constate qu'il n'est jamais sorti autant de disques qu'actuellement, ce phénomène constituant un réel problème. De janvier 2015 à novembre 2015, il indique avoir reçu en moyenne par mois 250 disques estampillés musiques du monde et fait part de la difficulté à écouter la totalité des disques envoyés.

Il mentionne également une autre difficulté : 60 places par mois pour des chroniques de disques sont présentes pour l'ensemble des journaux nationaux ... Autrement dit, quand un artiste célèbre

lance un disque, ces 60 places sont prises signifiant qu'il n'y aura aucune autre information possible pour les autres pendant ce même mois.

Malgré ces difficultés, il conclue rester confiant et optimiste.

* * *

Marc CHONIER, attaché de presse jazz, chansons, musiques du monde depuis une vingtaine d'années déclare qu'il trouve dommage de restreindre les problématiques évoquées aux musiques du monde puisqu'elles se rencontrent pour toutes les musiques, le jazz y compris d'autant plus que la jonction entre les différentes musiques est parfois présente.

Il indique n'avoir jamais eu autant de travail qu'actuellement. Il s'avère d'une part qu'il accepte principalement les projets qu'il aime et d'autre part qu'il doit défendre des projets c'est-à-dire des disques sur un espace temps très réduit. Enfin, il déclare espérer l'absence de modèle pour un artiste concernant sa manière de se présenter, ce qu'il déplorerait dans le cas contraire.

Il mentionne ensuite les difficultés que connaît le jazz.

La problématique apparue ces dernières années provient moins de la part des médias que de la part des subventions ; certains projets sont aujourd'hui présentés parce que susceptibles de bénéficier de subventions, ce qui fausse totalement la donne.

Il fait part de plus de son impression d'avoir toujours les mêmes interlocuteurs depuis 20 ans et déplore l'absence d'évolution aussi bien au niveau des diversités sociales, culturelles, d'origine et d'âge.

Il s'agit donc de défendre la presse aujourd'hui plutôt que de défendre les musiques du monde dans la presse. Il pose la question suivante : « puisque la presse est rachetée par des grands groupes, faut-il abandonner cela pour pouvoir la réinventer » ?

Marc CHONIER pense qu'il ne manque pas de talents d'écriture, d'envie ou d'intérêt pour cette musique mais qu'il existe plutôt un réflexe conditionné de la part des journalistes. A la lecture de la presse, il déplore qu'un même article soit réalisé 50 fois sur le même artiste alors que le lectorat attend et se bat pour autre chose.

Puis il réitère les propos de **Véronique MORTAIGNE** relatifs au manque de diversités ethniques travaillant pour les musiques du monde ce qui est d'autant plus interpellant puisque le sujet lui-même porte sur cette diversité musicale.

Véronique MORTAIGNE répond à la remarque concernant le discours uniforme des critiques journalistiques. Elle précise que pour Le Monde au moins trois personnes écoutent les disques reçus et non une seule. Elle formule la difficulté que connaissent les journalistes face à l'attitude pugnace des attachés de presse qui consiste à tenter de passer par un canal ou bien par un autre alors qu'il y a de toute façon une ligne territoriale à tenir.

A **Marc CHONIER** de préciser qu'il s'agit bien du travail des attachés de presse d'aller à la rencontre de l'ensemble des journalistes.

S'ensuit un débat entre les deux intervenants.

* * *

Manar AL MOUADMANI questionne alors **Pascal BUSSY** sur les moyens dont il dispose pour produire et valoriser les artistes auprès des médias.

Chargé de deux labels "World Village" et "Jazz Village" au sein d'Hamonía Mundi, il confirme, à l'instar des autres intervenants, le déclin que connaissent les musiques du monde aujourd'hui et note qu'en effet il s'agit de la fin d'une mode mais d'une mode qui a toutefois duré très longtemps avec 30 belles années.

De nombreuses raisons expliquent ce déclin.

La première vient du fait que les musiques du monde se rencontrent partout aujourd'hui : elles se retrouvent dans le jazz, dans la chanson, et même dans certaines musiques classiques contemporaines.

La France et l'Angleterre étant les deux pays principaux relais de transmission de ces musiques du monde depuis 30 ans, il déplore de plus la disparition des magazines tels que Mondomix ou Vibrations, l'un des premiers à parler non seulement de ces musiques dites du monde mais aussi à les mélanger c'est-à-dire à les mettre en perspective avec les musiques urbaines, le rock, la culture hip hop, le jazz ...

Ensuite, le contexte économique a pris le pas sur d'autres considérations : les médias de toutes sortes se concentrent et ce phénomène n'épargne pas l'industrie du disque avec les trois majors et les indépendants dont d'Hamonia Mundi rachetée par le label Pias. Ce qui signifie que les personnes travaillant dans une maison de disques aujourd'hui, travaillent certes dans la culture mais également dans une industrie où il leur faut gagner de l'argent.

Il souligne néanmoins l'existence de mesures telles que les aides à la production, les aides au marketing par les sociétés civiles ou les crédits d'impôt, ces aides étant une chance réelle pour la France.

Une autre des raisons s'explique par la sur-proposition de disques. S'il est certes beaucoup plus facile aujourd'hui de sortir un disque, il n'en sera pas de même pour le vendre que cela soit sous forme numérique ou forme physique. Cette sur-proposition génère de très fortes sollicitations auprès des journalistes et des maisons de disques. Il pense de ce fait qu'aujourd'hui, et davantage qu'auparavant, de nombreux projets artistiques très intéressants ne voient pas le jour simplement parce qu'il n'y a pas de place pour eux. Hamonia Mundi sort une nouveauté par mois soit dix par an sur le label Musiques du monde et sur le label Jazz, ce qui est déjà important étant donné que cela suppose de faire vivre ces nouveautés.

Il attire l'attention sur le fait que le label Jazz fonctionne aujourd'hui davantage que le label World. A cela, il propose plusieurs pistes d'explication : *primo* les musiques du monde sont un peu moins glamour aujourd'hui, *secundo* il n'y a plus d'artistes emblématiques tels que Cesária EVORA ou Ibrahim FERRER, *tertio* ces musiques sont beaucoup moins présentes dans les magasins, et *quarto* le public jazz est plus facilement attaché à un objet discographique en lien avec le retour du Vinyle. Ce qui explique d'ailleurs que plusieurs artistes comme Tony Allen aient été positionnés sur le label jazz plutôt que sur le label World car plus vendeur.

Enfin, le dernier point qu'il conforte en rapport avec les interventions précédentes est celui du manque de curiosité de la part des journalistes. Il annonce retrouver dans la PQR ou dans d'autres journaux des phrases entières présentes dans les communiqués de presse qu'il a lui-même rédigées. Même pour le public, il constate qu'il est difficile d'être curieux et de trouver les informations avec la presse musiques du monde qui n'existe quasiment plus aujourd'hui hormis Songlines ou Jazz Magazine dont les mêmes artistes sont toujours présentés ...

Mais **Pascal BUSSY** conclue son intervention par ce discours positif : « on continue bien sûr à notre petit niveau avec toujours cette notion de transmission dans un esprit très positif. On croit en ce que l'on fait en n'oubliant pas que ces musiques du monde portent en elles quelque chose qui est extrêmement beau parce que c'est le regard sur l'Autre, c'est le regard sur l'ailleurs. Il y a des vertus de tolérance qui sont accrochées à ces musiques. Et ça, il ne faut pas non plus le perdre aussi de vue ».

* * *

Flavia COEHLO indique au préalable que l'appellation Musiques du Monde, apparue il y a trente ans avec le boom qu'ont connu ces musiques, est aujourd'hui désuète. Après une période faste, la musique est certes passée à quelque chose d'autre telle que le rap ou la pop mais elle perdure néanmoins. Elle considère à juste titre en être la preuve. Aujourd'hui, l'on doit avant tout parler de musique d'autant plus que tous vivent les mêmes problèmes que cela soit dans le domaine du jazz ou de la world music.

Si 250 albums sortent chaque mois, elle demande si les intervenants présents à cette rencontre en écoutent la totalité ou bien seulement certains qu'ils leur sont « recommandés ». Une certaine pression est certes mise par les attachés de presse ou les artistes eux-mêmes autour des journalistes et des maisons de disques, mais il n'en reste pas moins que ces derniers ne veulent tout

simplement plus écouter, que ce soit ceux qui viennent d'arriver ou ceux qui sont là depuis longtemps et qui se basent sur de vieux schémas. Or, aujourd'hui en 30 secondes on peut écouter une track et déterminer si l'on désire entendre la suite d'un album.

Elle déplore bien souvent que l'on parle davantage aujourd'hui de la pochette d'un disque, du marketing ou l'histoire de vie de l'artiste et moins de sa musique et que les maisons de disque ou les médias suivent ce qui apporte de l'argent.

Concernant son parcours, elle considère avoir eu de la chance. En accord avec son groupe, son projet a été de percer indépendamment des maisons de disques, des chaînes de radio ou de télévision puisqu'au départ personne ne souhaitait l'écouter étant donné que son image ne correspondait pas à celle typiquement brésilienne. Or, ce qui était valable il y a 30 ans ne l'est plus aujourd'hui. Elle indique lui avoir fallu 4 années pour booster son projet.

Quant à l'internet, il y a certes du bon et du mauvais, mais elle souligne que s'il n'y avait pas l'internet, il n'y aurait pas la curiosité ni même les fameux buzz.

Après avoir à nouveau insisté sur sa conception de ne pas faire partie de la musique du monde mais bien de celle de la musique en général selon un principe d'égalité entre tous, **Flavia COELHO** conclue rester positive en rapport avec ce qu'il se passe pour la musique en France, tout ne se réduisant pas à Paris grâce à l'existence des petites salles de concert et des petits journaux, et se déclare curieuse d'en connaître la suite.

* * *

Manar AL MOUADMANI clôt cette rencontre en soulignant cette touche d'espoir et remercie l'ensemble des intervenants pour leur participation.